

qu'elle aimait cette île, que c'était un privilège d'y vivre loin des brouillards, du froid, du ciel opaque de l'Est, et qu'en plus l'Italie, son Italie était en face, il suffisait d'un vertige, d'un chavirement pour s'y retrouver. Il y avait quelque chose d'appétissant dans cette germination, quelque chose qui laissait prévoir un rengorgement de bien-être de la nature, un épanouissement, une vraie sexualité. L'éclosion des fleurs passait par leur plaisir. Cela la captivait, elle qui, maintenant, préférerait les plaisirs au plaisir.

Séduire, charmer, l'air de rien, par petites touches, s'amuser, laisser les choses en suspens, en attente. Ce n'était pas de la frivolité mais plutôt de la prudence, un peu de méfiance. Son ratage avec Roland, après tout ce trouble, ces emballlements, ce méli-mélo de désirs, d'émotions, quand la chair et le cœur c'est pareil, qu'on ne se pose pas la question, on a bien autre chose à faire pour... pour... pour après se dire ce n'est que ça ? Ce n'est pas possible que ce ne soit que ça ! Thérèse avait fait un aller-retour au pays des songes. Au retour, la jambe avait été bien plus lourde à porter.

C'était il y a longtemps, c'était sa vie, et le temps n'a pas dissipé ses souvenirs. Maintenant elle les distribue à ces trois créatures, ces trois présences. Elle leur montre la lanterne magique. On y voit un opéra avec ses paroxysmes dans l'amour et dans la haine, on y voit une tragédie, la rage et le désespoir d'une mère jalouse de sa fille, une mère qui perd la raison, qui va jusqu'à l'irréparable, l'indicible. On y voit, tout au fond, une femme qui boite, qui monte la côte qui mène de chez elle à la place de l'église avec, dans sa démarche, quelque chose de comique, un tortillement des fesses, un déhanchement provocant, agaçant, qui vient de l'effort qu'elle fait pour tirer sa jambe. Ça fait rire les enfants qui la guettent, cachés derrière les massifs d'hortensias. Ils déboulent, la dépassent. Une nuée d'enfants, en culottes courtes, les jambes rougies par l'eau froide des ruisseaux où ils entrent pour attraper les truites. Les lèvres humides, brillantes comme celles des garçons de Cayenne qui la poursuivaient, la serraient de près dans les terrains vagues, et l'odeur aigrelette de leur transpiration, la même odeur acide, une odeur de puceau. Ils la dépassent en criant :

« Tu dances la java, Thérèse ? »

Elle brandit sa canne, elle les maudit, mais parfois elle ne dit rien. Cela ne sert à rien, ils recommenceront encore, et peut-être ils feront pire. La bousculer, la faire tomber et la laisser à terre, incapable de se relever seule pendant qu'ils poursuivront leur course en riant.

Depuis des années maintenant, défilent, dans une incessante rotation, les personnages de sa vie tandis qu'elle demeure figée, raide, entre ses quatre murs, dans le froid, dans l'ombre du salon qu'elle éclairera plus tard, faiblement juste avant la nuit. Elle n'a rien d'autre à faire, rien d'autre que cela, contrôler, régenter le passé. Le tourner à son avantage, suivant son bon vouloir. Distribuer les rôles suivant son humeur. À travers la buée du temps, certains passages, certains visages apparaissent un peu flous, mais les moments forts sont clairs et nets.

Ce jour-là, Claudio et elle regardaient la mer tout en bas, vaste, étale, avec cette envie de s'évader, de partir, de décoller pour atteindre autre chose. Un ailleurs, un but secret quand l'extase et l'ivresse des hauteurs vous font croire que tout est possible. Aller là-bas, dans le bleu, dans l'autre dimension, vers les îles toscanes, les îles oniriques.

Ici le vent s'était levé, il s'engouffrait entre les deux collines du col. Là-bas rien ne bougeait, c'était l'éternité. Le peuple turbulent des anges musiciens et acrobates avait émigré plus loin pour laisser la place à l'éther pur, laisser parfaitement lisse cet espace céleste.

« Tu es belle », lui avait dit Claudio en tenant son visage entre ses mains.

Il l'avait serrée dans ses bras et avait appuyé fort sa bouche contre la sienne.

« Non, il ne faut pas, elle avait lâché dans un souffle, je pourrais t'aimer. »

Elle avait dit cela comme on supplie pour ne pas souffrir, se sauver avant d'être emportée dans le tourbillon, la frénésie, la douce folie, avant de perdre la tête. Elle avait dit :

« Je pourrais t'aimer. »

Et c'était je t'aime déjà, mais elle préférait ne pas le savoir. Il fallait étouffer l'amour avant qu'il ne l'étouffe.